

Part III: michael peyron's working papers

Contents:

- 1) Mise en cause des théories anthropologiques "berquiennes" de Lecestre-Rollier et Garrigues-Creswell dans le Haut Atlas de Midelt et d'Imilchil (2001)
- 2) Recension d'ouvrage : Amina Aouchar, *Colonisation & campagne berbère au Maroc*, (2002)
- 3) Recension d'ouvrage : E. Milet, *Guide des Merveilles de la Nature (Maroc)*, (2003)
- 4) Critique du film "Indigènes" (2006)
- 5) Moroccan place-names (2004)
- 6) Issues which Middle Atlas women have to face (2006)
- 7) Book review: Bernard Levin, *Hannibal's footsteps* (2006)

1) Recension d'ouvrage

Mise en cause des théories anthropologiques « berquiennes » de Lecestre-Rollier et Garrigues-Creswell dans le Haut Atlas de Midelt et d'Imilchil

Jacques Berque : La Méditerranée, le Haut Atlas, Études réunies par Christian Bromberger avec la participation de Blandine Nouvel, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1997.

Campons tout d'abord le décor. Il est au Maroc central une région importante englobant, *grosso modo*, des territoires qu'occupent certaines fractions Ayt Abdi, Ayt Merghad, ainsi que l'ensemble des Ayt Yahya et des Ayt Hadiddou n-Midou, toutes issues des entités Ayt Sokhman et Ayt Yafelman, de langue amazighe, parler Tamazight Sud. Région montagneuse (3.747m au Jbel Ayyachi), à cheval sur les provinces d'Azilal, de Khenifra et de Rachidiya, elle connaît un climat semi-aride aux importantes alternances thermiques, caractérisé par des étés secs et de fortes chutes de neige hivernales. Régions assez pauvres en ressources, hormis quelques centres urbains (Midelt, Tounfit, Aghbala, Imilchil, Rich, Rachidiya), elle est largement vouée à l'agro-pastoralisme. Voilà, pour la toile de fond.

Des tournées entreprises sur le terrain m'ont permis de constater une foule de données nouvelles, reflétant essentiellement les mutations sociales auxquelles doivent faire face les populations amazighes (Peyron 1992). Ceci permet de porter un regard critique sur certaines

théories anthropologiques récentes, pour l'essentiel issues d'une philosophie léguée par Jacques Berque, et consacrées aux sociétés amazighes du Haut Atlas Occidental et Central, afin de déterminer dans quelle mesure elles s'appliqueraient à la problématique des Ayt Yafelman et Ayt Sokhman.

Les anthropologues dont il s'agit, B. Lecestre-Rollier et M. Garrigues-Creswell, inspirées des théories « berquiennes » et, dans une certaine mesure, todoroviennes, ont récemment (1997) abouti à une hypothèse de travail qu'elles ont cherché à plaquer sur la réalité des sociétés du Haut Atlas dans son ensemble. Les maîtres-mots de cette dialectique : « logique du contrat », « logique du cumul », « identité et altérité ». En apposant ainsi des étiquettes savantes sur des faits simples, largement connus, ces chercheurs sembleraient être passés à côté des pratiques les plus courantes qui régissent ces sociétés montagnardes, et qui ont pour nom : respect de la coutume et de la loi du plus fort, nuancé par des préoccupations touchant à la protection des intérêts familiaux, la solidarité (*εasabiya*), la réciprocité, la complémentarité, avec comme corollaires l'échange et le partage, sans oublier une bonne dose de sagesse tempérée d'opportunisme quant à l'octroi de la sacro-sainte *hediya* ('cadeau pour services rendus') ! Le reste n'est que littérature.

Voyons d'abord le côté positif de ces thèses, dans la mesure où elles peuvent s'appliquer à la région qui nous préoccupe. Il est possible de souscrire aux idées de Lecestre-Rollier (1997) lorsqu'elle évoque :-

- la notion de « l'égalité/inégalité » (p. 21) ;
- le fait que « la mémoire généalogique est courte » (p. 23) ;
- l'importance des pactes de protection divers (pp. 24 & 26) ;
- le rôle des assemblées villageoises dans la distribution de l'eau ;
- l'opposition à la mainmise étatique sur la forêt (p. 28) ;
- le caractère mouvant, évolutif des alliances (pp. 30 & 37).

Quant à sa collègue Garrigues-Creswell (1997), on peut s'accorder avec elles sur les points suivants :-

- sur le fait que les assemblées villageoises ont survécu (p. 44) ;
- quant à l'importance des « rapports de réciprocité » (pp. 46 & 48) ;
- que « l'opposition aux forestiers est devenue systématique » (p. 49) ;
- que les Berbères « pratiquent leur religion avec conviction » (p. 51) ;
- que chaque homme valide a droit à sa part de viande lors du partage de *luziet* (p. 53).
- de l'importance d'être protégé par un saint (p. 55) ;
- de l'inter-dépendance montagne/plaine (p. 55) ;
- que le tourisme « modifie les rapports entre générations et remet en question l'autorité des chefs de famille » (p.56).

Disons-le sans ambages, à quelques nuances près, l'ensemble des pratiques ci-dessus relevées procède d'observations correctement formulées et pourrait s'appliquer aux Ayt Yafelman et Ayt Sokhman.

Il n'en reste pas moins vrai qu'une partie de la dialectique employée, ainsi que certains postulats avancés par ces deux chercheurs sont sujets à caution. Je m'explique. Lorsque Lecestre-Rollier affirme (p. 19) au sujet de ces populations, que « leur identité ne repose pas

sur le seul partage d'une même tradition culturelle, linguistique, ne prend pas racine dans un passé commun », elle semble ignorer que ce sont précisément ces paramètres qui caractérisent les différents groupements d'Imazighen du Haut Atlas Oriental. Il est patent que ces groupements, bien que souvent minés par des dissensions internes, partagent une langue, une coutume, une histoire qui leur est commune.

Prenant comme cas d'espèce les Ayt Bou Guemmaz, sujet de son doctorat (1992), elle paraît vouloir projeter ce qu'elle a noté chez eux sur l'ensemble du Haut Atlas, ce qui s'annonce, pour le moins, un exercice périlleux. En forçant sur la théorie de l'identité et de l'altérité, sacrifiant ainsi à un phénomène de mode, elle fait état du « paradoxe de l'autochtonie (...) que l'on pourrait nommer 'du dedans-dehors' » (p. 21), alors que cela relève simplement de la mobilité amazighe bien connue. À vouloir insister sur la non-autochtonie, ce chercheur en vient à oublier qu'au-delà de deux ou trois générations d'implantation dans une région donnée, les traits physiques se généralisent, un type apparaît. C'est notamment le cas chez les Imazighen, les Ayt Yahya, par exemple¹. Ainsi, à côté des dolichocéphales dominants, on reconnaît de nombreux types allogènes (Raynal 1960). De plus, on passe sous silence la poussée sud-est/nord-ouest des tribus tamazightophones, tout au long du Haut Moyen-Âge marocain, phénomène largement attesté (Hart 1993) et facteur majeur dans le brassage des populations de la région. Sa thèse, globalement exacte, selon laquelle « partout, tout au long de la chaîne, les gens affirment être venus d'ailleurs (...) très souvent du sud... » (p. 22), est néanmoins caractérisée par la faiblesse inhérente à ce type de généralisation, qui ne peut couvrir tous les cas de figure dans leur multiples complexités, ce que révèle aussitôt un examen sérieux.

En fait, certains éléments du peuplement sont venus à contre-courant, depuis le nord ; c'est le cas des marabouts Ayt Sidi Yahya ou Youssef, dont les ancêtres seraient originaires de la région de Meknès, ce qui se vérifie sur le plan linguistique, leur sous-parler présentant des ressemblances frappantes avec celui du Zerhoun. D'autres prétendent être les descendants de chrétiens (Bonjean 1950), Portugais sans doute. Autre exemple, les Ayt Abdi de Bouferda se disent originaires du Kousser à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest². Difficilement qualifiable de, « venir d'ailleurs », vu que le massif en question a toujours fait partie du territoire Ayt Sokhman dont relèvent les Ayt Abdi. Garigues-Creswell tombe dans le même travers lorsqu'elle évoque les composantes des Ayt Mizan et parlent d'éléments provenant du plateau du Kik (p. 51), ce dernier étant effectivement à l'intérieure du domaine Ayt Mizan. Ce qui tendrait à invalider quelque peu la thèse de l'altérité.

Nous assistons là, tout simplement, à une volonté d'appliquer à tout prix les thèses « berquiennes » sur l'altérité et les apports de populations sud/nord, certes valable au Seksawa, et peut-être aux Ayt Bou Guemmaz dans une moindre mesure, mais qu'il conviendrait de nuancer dans d'autres régions. On aurait pu éviter, aussi, de déclarer : « C'est donc essentiellement du sud que les hautes vallées atlasienne tirent leur substance, leur force, leur vitalité » (p. 22). Pareille certitude à de quoi étonner, en effet, lorsqu'on sait chez les Ayt Yafelman la part largement négative que fait la tradition orale à tout ce qui vient du sud. En premier lieu, c'est afin d'échapper à la bordure saharienne, ses guerres, sécheresses, famines et épidémies récurrentes, que les tribus ont essaimé à travers l'Atlas en direction des vertes plaines du Gharb. Comment, dans ces conditions, auraient-elles pu voir le sud d'un bon œil ? Notion renforcée par un proverbe connu :-

« Le vent froid du Sahara me transperce les os ; lui est préférable celui qui souffle depuis la plaine atlantique ! ³ »

À cela peuvent s'ajouter de nombreuses contines entendues dans la région de Tounfit et qui couvrent de ridicule tout ce qui a trait aux gens du sud (*isahrawiyin*), lesquels passent pour des êtres niais⁴. Curieusement, Lecestre-Rollier déclare : « Au fond peu importe le passé... bien des proverbes le disent » (p. 23), alors que justement, le plus célèbre d'entre eux prend directement le contre-pied de cette affirmation en rendant explicitement hommage à la sagesse des aïeux : « Les anciens savaient tout ; ils ne nous ont rien laissé à inventer⁵ ! »

À propos de l'ancêtre, Lecestre-Rollier prétend, « qu'il n'existe qu'exceptionnellement de légende relatant une origine conjointe, un ancêtre éponymique » (p. 23). Bien au contraire, chez les Ayt Yafelman, les Ayt Sokhman, les Ayt Seghrouchen la majorité des fractions portent le nom de l'ancêtre éponymique, cela constituant l'un des points des points forts de la notion de lignage. De plus, il existe souvent des légendes s'y rattachant⁶.

En ce qui concerne la discutabile théorie de l'« autochtonie », Lecestre-Rollier affirme que celle-ci se constitue par « alliance, en prenant femme dans la vallée, (que) les étrangers s'intègrent » (p. 24). Ceci est valable pour plusieurs cas précis où les choses se sont passées en douceur. C'est ainsi que les choses se passèrent à la Zaouia Had Ifrane (près de Mrirt), lorsque le marabout-guérisseur Sidi Mohammed el-Wahed, arrivé du Tafilalt dans le Moyen Atlas, épousa la femme qu'il avait soigné (Peyron 2003). Tounfit aussi, a connu un brassage de populations à travers les siècles, des éléments Ayt Yoummour et Ayt Ihand étant restés sur place après l'arrivée des Ayt Yahya. Pareille situation semble avoir prévalu à Aghbala, qui a appartenu aux Ayt Yahya avant que ceux-ci n'en soient délogés par les Ayt Sokhman.

Mais cela devient inopérant lorsque la violence s'en même, soit suite à un affrontement tribal, soit suite à une révolte matée par les troupes makhzénienne, comme ce fut le cas des Ayt Yoummour, dont les gros a été exilé dans la région de Marrakech. Cas plus nuancé des Ayt Waster qui se sont effacés du Haut Atlas Central, laissant la place aux Ayt Atta (Ithier 1947 ; Gellner 1967) ; cas, également, d'une moitié des Ayt Ayyach de la Haute Moulouya, vaincus militairement par des tribus rivales et obligés de s'exiler du côté de Fès (Raynal 1960). On notera que les Ayt Ayyach restés sur l'Anzegmir, lors du passage du Marquis de Segonzac en 1901, adressèrent à celui-ci un message qui ressemble bien à une déclaration d'« autochtonie » ; à savoir qu'ils étaient plus civilisés que les autres tribus de la région, et qu'ils représentaient « le cœur du Maghreb » (de Segonzac 1903).

Aure opinion de Lecestre-Rollier qui serait à nuancer : « des individus ont quitté leur groupe d'origine (...) et la trace de leur passage s'est effacée, perdue » (p. 37). Là aussi, on doit s'inscrire en faux contre pareille affirmation. Il est indéniable que la tradition orale a, dans bien des cas, conservé le souvenir du passage des groupements, notamment par le biais de la toponymie. Deux exemples suffiront :-

1/ Dans la vallée de Tâarâart, dans le Jbel Ayyachi, Almou n-Ayt Ndhir, désigne un pâturage qui perpétue le souvenir d'une fraction des Ayt Ndhir, ou Beni Mtir, tribu importante que l'on trouve de nos jours entre El Hajeb et Ifrane⁷.

2/ Tanout n-Bou Wourgh, nom d'un puits chez les Ayt Sokhman entre Tigleft et Tinguert, constitue l'unique vestige toponymique d'un groupement aujourd'hui disparu, les Ayt Bou Wourgh, cité par Mezzine (1987).

Quant à l'affirmation suivante, elle suscite des réserves :

« Les communautés berbérophones du Haut Atlas ont su conserver une organisation et une discipline collective efficaces et rationnelle capable de prendre en charge la gestion des ressources du milieu » (Garrigues-Creswell, p. 29).

Cet état des choses semblerait appartenir à quelque âge d'or antérieur, situation théorique ayant pu prévaloir dans le Haut Atlas Central à l'époque héroïque. Effectivement, s'agissant de populations plus civilisées⁸, sédentarisées depuis plusieurs générations, il aura été loisible aux Ayt Bou Guemmaz, par exemple, d'élaborer une déontologie couvrant plusieurs domaines d'activité, dont le ramassage de bois. Pareille organisation sociale, convenablement rodée, solidement ancrée dans un ensemble coutumes et de pratiques, parfois consigné par écrit, ne peut, cependant, s'appliquer au Haut Atlas Oriental, peuplé qu'il est de groupements de transhumants moins stables, et dont la sédentarisation est relativement récente. Tout au moins y note-t-on depuis une quinzaine d'années, la ré-introduction de mesures de mise en défens au printemps des pâturages du plateau des Lacs, près d'Imilchil, désormais placés sous la surveillance d'un *amghar n-igudlan* en avril-mai (Peyron 1992). Même constatation à Almou n-Selloult, à la limite des Ayt Hadiddou et Ayt Sokhman, en mai 2004.

Au sujet de la forêt, toutefois, c'est la fuite en avant. À cet effet, citons cette remarque entendue en montagne près de Tounfit : « Depuis que l'on ne respecte plus la réglementation sur le ramassage de bois, la misère s'est abattue sur le pays !⁹ » On ne pourrait mieux qualifier les choses.

En ce qui concerne les cas de coups et blessures, tous ceux répertoriés par Lecestre-Rollier « ont été résolus à la manière traditionnelle » (p. 33). Au contraire, dans la région de Tounfit, je pourrais citer au moins trois cas assez graves d'agressions, remontant au début de la décennie 1980, où, chaque fois, l'affaire s'est soldée par l'intervention du makhzen et l'emprisonnement du contrevenant. En revanche, quant à la « logique de contrat » (p. 38) dans l'organisation sociale, mon désaccord ne porte que sur la terminologie employée, car à mon avis, cela relèverait plutôt de la coutume (*izerf*) et de la solidarité (*amâiwan*), deux maîtres-mots qui régissent une foule de pratique chez les Imazighen.

Manifestement, en affirmant, que « Berbérité et arabité ne s'opposent pas » (p. 39), précaution oratoire pour ne pas être taxée de berbérophilie, Lecestre-Rollier a pris soin de se démarquer des thèses coloniales, basées sur la dichotomie arabo-berbère, déjà combattues par son mentor, Jacques Berque (1962), « dont nous n'avons fait là que prolonger les analyses » (p. 40) ! De toute évidence, ce chercheur s'enferme dans ses à-priori post-coloniaux (largement revisités depuis), et paraît ignorer la renaissance culturelle amazighe alors déjà bien amorcée ! Sans doute eût-il été plus judicieux de sa part de signaler que, dans ces régions, amazighité et arabité sont *complémentaires*, la première étant réservée à la vie de famille, aux échanges courants, ainsi qu'aux activités agro-pastorales ; la seconde à la religion et aux rapports avec l'autorité. Il n'est d'ailleurs pas prouvé que les chercheurs aient toujours « eu tendance (...) à se focaliser sur une identité berbère de caractère stable, fixe, substantiel » (p. 39). Il apparaît plutôt qu'un consensus semble s'être dégagé, selon lequel, sans mettre en cause la spécificité amazighe, celle-ci aurait su, à travers les siècles, s'adapter à toutes les situations, à toutes les conquêtes, ce qui fait précisément la force de cette culture. En définitive, Lecestre-Rollier semble s'être rangée à cet avis, bien qu'elle l'exprime différemment (p. 40).

Dans sa conclusion inspirée de Jacques Berque, Lecestre-Rollier prend à nouveau le risque de ne pas couvrir tous les cas de figure lorsqu'elle nie toute « discontinuité entre Fès et les Seksawa, entre ce haut lieu berbère et ce foyer de l'Islam arabe » (p. 41). En invoquant, bien

entendu, l'évidente continuité de la communauté musulmane cela pourrait s'avérer exact. Pourtant, en déclarant, « à Fès revient le savoir, au Souss la poésie », ce proverbe traditionnel berbère semble bien marquer les limites, au moins entre degrés de savoir-faire, sinon entre nuances culturelles¹⁰. Toutefois, à vouloir projeter à tout prix cette notion de continuité Fès-Seksawa, on risquerait de se heurter en chemin à un lourd contentieux, remontant au 17^e siècle, où figurent des noms tels que Dila, Moulay Ismaïl, Lenda, Boubker Amhaouch, Moulay Srour, Sidi Ali Amhaouch et Addi ou Bihi¹¹. Un legs historique, certes non irréversible, car les volontés sont légion qui souhaitent, le temps aidant, aplanir ces différends séculaires au nom de l'unité nationale sacrée, mais que perpétuent incompréhensions et inégalités.

De tout ce qui précède il ressort clairement que Lecestre-Rollier a cherché à appliquer à l'ensemble du Haut Atlas une hypothèse de travail influencée à la fois par la doctrine « berquienne », élaborée dans *Structures sociales du Haut Atlas* (1955), ainsi que par sa propre connaissance du terrain en Ayt Bou Guemmaz et Ayt Bou Willi. Alors que certaines déductions découlant de cette approche pourraient s'avérer pertinentes à la région Midelt/Imilchil, je pense avoir clairement démontré les lacunes, les faiblesses de certaines généralisations et certitudes inconsidérément affichées par cette collègue.

Quant aux conclusions de Garrigues-Creswell, obtenues à partir d'enquêtes menées dans le Haut Atlas de Marakech, elles valent dans l'ensemble pour le Haut Atlas de Midelt et d'Imilchil, à deux nuances près :-

1/ Lorsqu'elle estime que les institutions traditionnelles et modernes constituent des « alternatives auxquelles la société peut faire appel quand elle le juge nécessaire » (p. 50), j'estime que ces deux formes sont tout simplement complémentaires. C'est notamment le cas au tribunal de Tounfit, où, pour régler équitablement des affaires juridiques par trop épineuses, le *qadhi* se voit parfois contraint d'appliquer un savant mélange d'*izerf* et de *chraâ*.

2/ Au chapitre des institutions traditionnelles, Garrigues-Creswell décrit (pp. 53-54) avec moult détails une frairie (*mâaruf*). Elle omet, cependant, de mentionner l'association de jeunes (*lâamt*), chargée de l'organisation matérielle de la fête. Sans que l'on puisse lui en faire grief, car peut-être que cela n'existe pas chez les Ayt Mizan ?

Pour conclure, il est possible d'affirmer que nous avons exposé là la limite de ces travaux de recherche savants, à la dialectique marquée par un effet de mode, menés par nos universitaires sur un terrain qu'ils appréhendent imparfaitement, enveloppés qu'ils sont dans un carcan procédurier, et devant, en tant que thésards, se plier avec servilité aux instructions de leurs directeurs de travaux. Surtout lorsque se profile à l'arrière-plan un maître à penser de la taille de Jacques Berque, dont, pour des raisons politiques, on a peut-être exagéré l'importance sur la scène académique post-coloniale.

NOTES

1 Voici un argument qui vient renforcer notre raisonnement. Le *moqqadam* d'Anemzi (Ayt Fedouli des Ayt Yahya), Mbarch el Mâadi, nous a certifié (nov. 1978) que du temps de la rivalité entre Ayt Yafelman et Ayt Atta, il régnait une sorte de « chasse au faciès » avant l'heure, les guerriers des deux groupements étant instinctivement capables de reconnaître leurs ennemis héréditaires.

2 S. Guennoun, *La montagne berbère* (1934) ; vérifié sur place, mars 1980.

- 3 Recueilli à Almeghou, Ayt Hadiddou, octobre 1997.
- 4 Dont l'épisode le plus célèbre, « Le Saharien et le dromadaire », ainsi qu'un corpus consacré aux mésaventures du légendaire Hammou Wanzil d'Anefgou, que je tiens de Sidi Moh Azayyi d'Assaka, Ayt Sidi Yahya ou Youssef (automne 1982).
- 5 A. Roux, *Proverbes, contes et récits des Beni Mtir*, 1942.
- 6 Exemple de Bou Salim el-Ayyachi, éminent saint de la Zaouit Sidi Hamza au 17^e siècle, héros qu'honore une *tamyazt* célèbre; personnage principal, aussi de deux contes oraux (Laoust 1939 ; Roux 1942).
- 7 P. Bisson, *Leçons de berbère tamazight* (1940) ; la fraction Ayt Slimane des Ayt Ndhir serait venue de la région de Tounfit ; vérifié sur place (1974) .
- 8 À cet effet, un Ou-Bou Guemmaz d'une soixantaine d'années m'a affirmé que les gens vivant au nord-est, au-delà de l'Izoughar, étaient « tous des sauvages », Ayt Ziri, mai 1993.
- 9 Aït Chaâ ou Ali, mars 1978. Cf. constatation identique dans Y. Lemkadem, *Atlasiennes* (2000).
- 10 Notions solidement renforcées par le conte oral « Jha de Fès et Jha de Marrakech » (L. Brunot, *Joyeuses Histoires du Maroc*, p. 23), qui rappelle la très ancienne rivalité de clocher (remontant à l'époque almohade) existant entre ces deux villes. De nos jours, le proverbe a été ainsi facétieusement inversé : « Au Souss revient le savoir-faire, à Fès la nostalgie d'*al-andalus* » !
- 11 L'historien aura flairé là des relents d'antagonismes tenaces entre pouvoir central et Berbères Sanhaja.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AIT LEMKADEM Y., 2000, *Atlasiennes d'amour et de paix*, Rabat, Les belles Couleurs.
- BERQUE J., 1955, *Structures sociales du Haut-Atlas*, Paris, P.U.F.
- BONJEAN F., 1950, *Au Maroc en roulotte*, Paris, Hachette (pp. 127-138).
- BRUNOT L., 1931, *Les joyeuses histoires du Maroc*, Rabat : Beaux-Arts & antiquités (p. 23).
- GARIGUES-CRESWELL M., 1997, « Permanence et modernité : la logique du cumul chez les sociétés berbères du haut Atlas marocain », *Jacques Berque : la Méditerranée, le Haut Atlas*, Univ. de Provence : 43-57.
- GELLNER E., 1967, *Saints of the Atlas*, London, Weidenfeld & Nicolson.
- GUENNOUN S., 1933, *La montagne berbère : les Aït Oumalou et le pays zaïan*, Rabat Éd. Omnia.
- HART D.H., 1993, « Four centuries of history on the hoof : the North-West passage of Berber sheep transhumants across the Moroccan Atlas, 1550-1912 », *Morocco, the journal of Morocco studies*, vol. 3, London, SOAS: 21-55.
- ITHIER J.-A., 1947, *Étude sur un, petit groupement berbère du Cercle d'Azilal : les Ayt Wanergui (Ayt Daoud ou Ali des Ayt Sokhman)*, Fonds Roux, Aix-en-Provence.
- LAOUST E., 1939, *Cours de Berbère marocain: dialecte du Maroc central*, Paris, P. Geuthner, (p. 245).
- LECESTRE-ROLLIER B., 1992, *Anthropologie d'un espace montagnard : les Ayt Bou-Guemez du Haut Atlas marocain*, Th. doct. Univ. Paris V, 2 vol.
- LECESTRE-ROLLIER B., 1997, « Identité et altérité : la logique du contrat dans les sociétés berbères du Haut Atlas marocain », *Jacques Berque : la Méditerranée, le Haut Atlas*, Univ. de Provence : 19-41.
- MEZZINE L., 1987, *Le Tafilalt : contribution à l'histoire du Maroc aux XVII^e & XVIII^e siècles*, Rabat, Fac. des Lettres.
- PEYRON M., 2003, « Qala'at al-Mahdi : a Pre-Amoravid fortress in the Moroccan Middle Atlas », *J.N.A.S.* ; vol. 8, n° 2 : 115-123.
- RAYNAL R., 1960, « La terre et l'homme en Haute Moulouya », *B.E.S.M.*, vol. XXIV : 281-346.
- ROUX A., 1942, *Récits, contes et légendes berbères dans le parler des Beni-Mtir*, Rabat.
- SEGONZAC E. de, 1903, *Voyages au Maroc*, Paris Armand Colin (p. 166).
- TODOROV T., 1982, *La conquête de l'Amérique : la question de l'autre*, Paris, Seuil.

Grenoble, le 5 novembre 2001

Michael PEYRON
Agrégé de l'Université
Visiting Professor
History & Culture of the Berbers
Al-Akawayn University-in-Ifrane
(Morocco)

2) Recension d'ouvrage

A. AOUCHAR, *Colonisation et campagne berbère au Maroc*, Casablanca, Afrique-Orient.

Grenoble, le 2 novembre, 2002

Madame et chère collègue,

S'agissant d'une région que je connais particulièrement bien pour l'avoir fréquentée depuis 45 ans environ, et étant devenu un peu Midelti d'adoption, vous comprendrez aisément que votre étude récente, *Colonisation et campagne berbère au Maroc*, m'a procuré un très grand plaisir de lecture. Basée sur des sources écrites de toutes sortes, ainsi qu'une enquête approfondie sur le terrain, elle « couvre » valablement le sujet et mérite de devenir un classique. Rien de semblable n'avait été réalisé jusqu'alors. C'est dire qu'un livre de ce genre méritait d'être écrit sur cette région excentrée, peu à la mode et, partant, plutôt délaissée des chercheurs.

Relativement objectif, votre livre ne s'inscrit guère dans cette configuration révisionniste qui tend à considérer la colonisation comme étant à priori et majoritairement une expérience négative. Encore que le nombre de citations émanant de Berque soit quelque peu élevé à mon goût. Ce personnage, qui, on le sait, avait de sérieux comptes à régler avec l'institution du Protectorat, n'a écrit qu'un seul livre valable (*Structures sociales du Haut Atlas*), ses autres ouvrages n'étant que de virulents pamphlets anti-coloniaux en grande partie dénués d'objectivité. Il n'a fait ensuite que « surfer » sur la vague d'une notoriété ainsi acquise.

Toutefois, une cinquantaine d'années après le Protectorat il serait temps, me semble-t-il, de se dessaisir de certains poncifs. Par exemple, ne plus mettre de guillemets autour du mot pacification. Quand Moulay Ismaïl « ramène le calme » (p. 26) dans la région, que fait-il sinon pacifier ?! Mohammed Mansour, dans son *Morocco in the time of Mawlay Sulayman* (1990), lorsqu'il décrit l'action du sultan emploie bien le verbe pacify. Philby utilise le même verbe dans sa *History of Arabia* (1930) pour relater les campagnes d'Ibn Saoud contres ses rivaux Rashid du Jabal Shammar. De même qu'au Maroc le prince Moulay Hassan a pacifié le Rif peu après l'indépendance...

Quelques remarques :-

1/ D'après l'*Istiqa*, l'émir Abou Bekr aurait occupé l'Outat en 1248 ; (Peyron, 1984 : 119) c'est la première mention du site.

2/ À propos du thé (p. 70), la consommation de cette boisson ne s'est valablement installée en Haute Moulouya que vers le début du Protectorat, tel barde de l'Ansegmir attribuant son apparition à l'arrivée du Roumi dans le Gharb (Roux/ Peyron 2002 : 42).

3/ D'accord avec vous au sujet du bilinguisme dans la région (p. 71), fait largement attesté par Roux (1938).

4/ Les termes *jihad* et *imjuhad* sont souvent employés dans la littérature orale (M. Peyron 2000 : 113 ; A. Roux/ M. Peyron 2002 : 186) ; jamais la notion de *muqawama* (p. 80, note 75) à laquelle A. Bounfour (1994 :116-117) consacre pourtant deux pages.

5/ J'ignorai que 'Ali Amhaouch avait une *zawiya* à Zawit ech-Cheikh (p. 87). Il me semblait qu'elle se situait à Aït Shaq, avant que la famille ne s'installe à Lenda, à côté de Lqbab.

6/ La *tamdyazt* (p. 92) sur la guerre de Boudenib (*ti n dzugg^wart*) existe bel et bien ; je l'ai trouvée et même publiée dans mon dernier livre (A. Roux/ M. Peyron, 2002 : 81-85).

7/ Le faux chérif Moha n-Ifrouten est effectivement connu sous ce nom dans la littérature orale (p. 94, note 133), ainsi que l'atteste une *tamawayt* des Ayt 'Atta en ma possession.

8/ Vous invoquez « l'héritage de la colonisation » (p. 104) pour expliquer le marasme qui frappe Midelt et sa région, alors que les riverains vous diront aujourd'hui que c'est plutôt attribuable au fait que, comme le Moyen Atlas, ils jouissent d'une image négative (ancienne pépinière de marabouts batailleurs, de tribus rebelles, réfractaires et débauchées, etc., Peyron, 2000, 49). Il est vrai, aussi, que pour les gens du pays c'est *Ighrem n-Ssuq* (Rachidiya) qui demeure le pôle d'attraction (Peyron 1992 : 87).

9/ Je ne pense pas que résistances citadines et rurales, Fas et Tafilalt, situées sur le plan politico-économique à des années lumières les unes des autres, risquaient de faire leur jonction (p. 108). Cela n'arrivera qu'en mars 1973, et encore, de façon éphémère (M. Bennouna, *Héros sans gloire*, 2002). Du reste vous expliquez parfaitement bien que les relations entre elles furent « quasiment nulles » et que les Nationalistes aient occulté la résistance rurale (p. 230). En revanche je ne suis pas d'accord pour que ce soit « la faiblesse de la politique de l'enseignement dans les campagnes » qui en soit la cause, mais le fait que l'élite urbaine ne souhaitait pas encenser des ruraux qu'elle déconsidérerait (rustres vivant dans la *jahiliya*) et dont elle se méfiait (souvenir des *fitna* passées). Idéologie procédant, du reste, d'un amalgame d'inspiration salafo-wahabbite...

10/ Désenclavement. Je suis d'accord avec vous (p. 109) au sujet de l'importance d'un axe de communications amélioré depuis la Haute Moulouya vers l'ouest (M. Peyron, 1994 : 76-77).

11/ Je ne vous suis pas vraiment dans votre thèse sur la « nouvelle » *taddart* (p. 132) comme étant imputable à l'éclatement du ksar suite à la colonisation. Ce genre d'habitation existait depuis belle lurette dans la région, surtout du côté de Tounfit et d'Aghbala, fait largement reconnu (E. Laoust 1935, R. Raynal 1960, M. Peyron 1976, etc.). Elle avait été élaborée par les Sahariens soucieux de s'adapter aux conditions climatiques rudes sévissant en Haute Moulouya.

12/ Parmi les évènements ayant durablement marqué les esprits (p. 139), je suis étonné que vous ne citiez point la tristement célèbre bataille du Tazizawt, *ti n dzizawt* (M. Mouhib 1999 : 87-88 ; Y. Lemkadem 2000 : 123 & 2002 : 1 ; A. Roux/ M. Peyron, 2002 : 194,) tragédie dont on parle encore beaucoup dans les chaumières, celle-ci ayant en outre déterminé la fondation de l'Association 2032 de Midelt – dont vous êtes peut-être membre (?).

13/ En 1979, les gens de Tounfit se souvenaient encore du nom d'un de leurs officiers des AI, le capitaine Parlange, (*burlanj*). Quant à leur ancien caïd je ne suis pas compétent (p. 139).

14/ Pour l'année de disette 1944-45 (p. 140), j'ai entendu parler d' *asegg^w as l lbu*.

15/ Je vous félicite d'avoir exhumé le calendrier berbère (p. 145). C'est une pièce importante.

16/ Le chemin Midelt-Sidi Hamza par le Tizi n-Merzitqi que vous évoquez (p. 152) existe toujours ; je l'ai parcouru à pied en 1982 et 1992.

17/ Sachez que le projet de soi-disant « parc berbère » (p. 159) n'a germé que dans l'imagination fertile de Jacques Berque et nul part ailleurs ! Si, hormis routes, dispensaires et marchés, ces régions sont effectivement restées figées dans un tribalisme paisible, c'était tout de même dans l'intention des autorités de tutelle de l'époque de les amener lentement vers la modernité par la suite. Il n'y avait, par ailleurs, rien de romantique (p. 166) dans les travaux d'officiers des AI comme Mercier et Guennoun. Ceux-ci cherchaient simplement à mieux connaître la culture de leurs ouailles et les aider à sortir de l'archaïsme. Le reste n'est que supputation 'berquienne'... Par ailleurs, dans la littérature orale, le terme *lhakem* alterne avec *lqebtan* (M. Peyron, 1996 : 56 ; A. Roux/ M. Peyron, 2002 : 174/ 183).

18/ Quant aux caïds de l'époque (p. 170) ils étaient très mal perçus car 'mangeant' systématiquement leur monde. J'ai recueilli quelques vers à Midelt qui en disent long à ce sujet (M. Peyron, *Isaffen* : 198). Notons, cependant, que les corvées (p. 171), basées sur l'institution berbère de *tiwizi*, étaient limitées à cinq jours de travail gratuit par an et qu'il était possible de s'y soustraire, soit en payant, soit en se faisant remplacer. L'officier des AI, par ailleurs, intervenait souvent pour modérer les excès des caïds (M. Peyron, 1999 : 13).

19/ La lumière est enfin en train de se faire sur ce fameux *zahir barbari* monté en épingle par l'Istiqlal, alors qu'en fait trois textes différents (1914-30) avaient définis quelles tribus devaient être régies par l'*izerf*. Astucieux coup de propagande des Nationalistes, où les citadins déclaraient, en Tartuffes consommés, qu'on voulait les séparer de « leurs frères berbères ». Pour lesquels, soit dit en passant, ils n'avaient (n'ont toujours) guère de considération (Hart 1997 : 29 & 2000 : 16-17). En tout cas, et là je suis d'accord avec vous (p. 173), cette bourde des autorités (inspirées par une surdose de Cartésianisme) n'aura servi, en définitive, qu'à marginaliser et diaboliser la communauté amazighe après l'indépendance. Dossier, du reste, que vous analysez fort bien et objectivement (pp. 233-234).

20/ Comme vous, le chercheur américain J. Chiapuris (1979 : 90) avait critiqué cette fameuse citation de R. Raynal concernant les moyens contraceptifs (p. 198). Toutefois, V. Maher (1974, 204) était également d'accord sur le fait que les mariages à Midelt soient souvent dissous, surtout en milieu ksourien. À propos de la prostitution (p. 227), voir S. Guennoun (1933 : 48-49 & V. Maher, 1974 : 189 & 206) sur les divorcées (*tidjallin*) en pays amazigh. Je n'interviendrai dans le débat que pour préciser ceci : dans la région de Tounfit, période 1975-

1995, j'ai relevé ça et là des cas de stérilité, voir d'impuissance chez les maris, sans pour autant en avoir établi ni les causes ni les statistiques (M. Peyron, 1998 : 114).

21/ D'accord sur le fait que les alentours de Midelt même n'aient fourni que peu de militaires (p. 204), cependant la région de Tounfit, relevant également du Cercle de Midelt, quant à elle, en compte beaucoup. À nuancer, aussi, pour les Ayt Izdeg. 'Addi ou Bihi (p. 241) a été un grand chef de guerre du temps de *Ikunnur*, largement mentionné dans la tradition orale (Peyron, 1990 : 96).

22/ Votre bibliographie. Curieusement, les auteurs anglo-saxons n'y figurent pas. Sans doute n'êtes-vous pas Angliciste ?

Michael Peyron, Agrégé d'Anglais
Chercheur associé à l'IREMAM, Aix-en-Provence

Nota.

Loin d'entraîner la moindre brouille entre collègues, cette critique de son ouvrage donna lieu à une réponse fort courtoise de Madame Amina Aouchar, et nous permit de faire plus ample connaissance. Trois ans plus tard, nous avons eu le plaisir de l'inviter à participer à une journée d'études sur les sites de mémoire amazighes, organisée par nos soins à l'Université al-Akawayn d'Ifrane, où elle présenta une communication fort appréciée.

RÉFÉRENCES

- Bounfour, A., *Le nœud de la langue : langue, littérature et société au Maghreb*, Aix-en-Provence, Édisud, 1994.
- Ait Lemkadem, Y., *Atlasiennes d'amour et de paix*, (Préface de J. Levrat), Rabat : Les Belles Couleurs, 2000.
- _____, « Images de la résistance à travers la poésie berbère », 2002, 7 pages disponibles sur <http://www.cpge-cpa.ac.ma/cpa/francais/colloque/lemkadam.htm>.
- Chiapuris, J., *The Ait Ayash of the High Moulouya plain : rural social organization in Morocco*, Michigan, Ann Arbor, 1979.
- Guennoun, S., *La montagne berbère : les Aït Oumalou et le pays zaïan*, Rabat, Omnia, 1933.
- Hart, D.M., « The Berber dahir of 1930 in colonial Morocco : then and now (1930-1996) », *Journal of North African Studies*, 2/automne 1997 pp. 11-33.
- _____, *Tribe and society in rural Morocco*, Londres, Frank Cass, 2000.
- Laoust, E., *L'habitation chez les transhumants du Maroc central*, Paris, Larose, 1935.
- Maher, V., *Women and property in Morocco : their changing relation to the process of social stratification in the Middle Atlas*, Londres : Cambridge University Press, 1974.
- Mouhib, M., *Midelt : esquisses historiques*, Dar al Hadaf, Midelt, 1999.
- Peyron, M., « Habitat rural et vie montagnarde dans le Haut Atlas de Midelt (Maroc) », *Revue de géographie alpine*, n°2/1976 : 327-363.
- _____, « Contribution à l'histoire du Haut Atlas oriental : les Ayt Yafelman », *ROMM*, n°38/1984-2 :117-135.
- _____, « Chronique orale sur la vie des Ayt Merghad (1920-1940) », *Littérature Orale Arabo-Berbère*, UPR 414/ CNRS, 21/1990 : 93-102.

_____, « Mutations dans le mode de vie des Ayt Yafelman (Haut Atlas marocain) », *Les cahiers d'Urbama*, G. Maurer éd., 7/1992, pp. 79-98

_____, *Isaffen Ghanin/Rivières profondes*, (Préface de J. Saib), Casablanca, Wallada, 1993.

_____, « Continuité et changement dans une zone de transition au Maroc : la Haute Moulouya et le Haut Atlas de Midelt », *Les régions de piémont au Maghreb : ressources et aménagement*, Fascicules de recherches n°26, URBAMA, L. Jennan & G. Maurer éd., 1994 pp. 71-79.

_____, « Les bardes berbères face à la pénétration militaire française : Maroc central (1914-1933) », *AWAL, Cahier d'études berbères*, n°14/ 1996 : 47-73.

_____, « La femme tamazight du Maroc central », *Femmes et hommes au Maghreb et en immigration : la frontière des genres en question*, (C. Lacoste-Dujardin & M. Virolle, éd., Publisud, 1999) pp. 109-125.

_____, « Entre haine et amour : officiers des AI et tribus dissidentes (Atlas marocain, 1914-1956) », *AWAL, Cahier d'études berbères*, n°19/ 1999 : 9-18.

_____, « Les inadéquations entre savoir et développement : le cas du Moyen-Atlas marocain », *Montagnes Méditerranéennes*, n°12/ 2000 : 49-51.

_____, « Amazigh poetry of the resistance period (Central Morocco) », *Journal of North African Studies*, 1/ Spring 2000 pp. 109-120.

Roux, A., « Poésie populaire arabo-berbère du Maroc central », *Congrès des Sociétés savantes de l'AFN*, Alger, 1938.

Roux, A & Peyron, M., *Poésies berbères de l'époque héroïque, Maroc central (1908-1932)*, Aix-en-Provence, Édisud, 2002.

3) Recension d'ouvrage

Éric Milet, *Guide des Merveilles de la Nature (Maroc)*, Paris, Arthaud, 2003

Pour plus de commodité, les remarques formulées sont classées selon divers critères.

1/ **Les plus**

En premier, et en tout équité, on ne peut que faire l'éloge des aspects suivants de l'ouvrage :-

- le **format**, d'un maniement fort pratique ;
- la **présentation** commode, conviviale, permettant d'accéder rapidement à l'information recherchée ;
- des rubriques utiles : 'Mode d'emploi' ; 'La Terre à travers le temps' et 'Quelques notions de géologie', indispensables pour le lecteur lambda ;
- un point de bonification, également, pour la section 'Savoir-vivre du découvreur', très **pédagogique**, qui déplore les déchets jonchant certains sites (pp. 97, 107, 110, 115), ainsi qu'un discret appel du pied à l'intention des responsables, afin que soient entreprises des actions concrètes de nettoyage ;
- des conseils avisés pour éviter les heures d'affluence où la foule rend peu attrayante la **fréquentation** de certains sites (pp. 90, 106, 126, 129, 243, etc.). Les 'chasse-touristes' sont épinglés, à juste titre.

- par ailleurs, l'auteur se montre critique à l'encontre de la **pollution touristique**, notamment à l'*agdud* de Sidi Hmad ou Lmeghni (p. 77) ;
- la qualité des **images**, (chapitre sur 'Le Sud' ; pp. 188-235) exceptionnelles, splendides, notamment celles du Saghro sous la neige, et de nature à éveiller la soif du désert chez le connaisseur.

2/ Légendes des photos

Celles-ci sont parfois manquantes ou incomplètes, l'éditeur en ayant fait l'économie, sans doute afin d'éviter de surcharger les pages. Pourtant elles auraient apporté beaucoup.

La photo de la page 16, site géologique célèbre, se situe dans la gorge de l'**Asif Melloul** en amont d'Imilchil ; le lecteur a sans doute le droit de le savoir.

À la page 43, une plantation de **cèdres**, remontant aux années 1980, figure en premier plan. C'est une curiosité, cet arbre étant fort rare dans la région de l'Oukaimedden.

La page 67 ('Tortue du Dadès') montre, à l'arrière-plan le sommet saupoudré de neige du **Tizi Mkorn**, un des derniers « 3.000 » de l'Atlas vers le sud-est et point de passage estival des nomades Ayt Atta, ainsi que repère visible de fort loin, notamment entre Asoul et Ayt Hani, ou depuis la palmeraie du Todgha.

Page 76 : quel est ce cours d'eau ? **L'Asif Ikasen** (que longe la route Azaghar Fal/Imilchil), vue prise un peu avant Tassent.

Page 86 : le **Cirque de Jaffar** (Jâafar) depuis le belvédère du Tizi n-Tmirout ; au fond la crête sommitale de l'Ayachi ; enneigement de fin de saison, ou automnale ?

Page 87 : vue générale du massif de l'**Ayachi** prise au télé-objectif depuis les environs de Zeida ; enneigement hiver/printemps assez abondant.

Page 89 : genévrier thurifère mutilé, alors que d'après le texte, on pourrait croire qu'il s'agit d'un cèdre.

Page 134 : pavé calcaire et buissons de doum entre le Tizi n-Ayt Aissa et Tillouguit ; au fond, le Jbel Azourki, sommet emblématique de la région.

Page 173 : Tizi n-Tzazert (Jbel Saghro), en regardant vers le sud.

3/ Informations incomplètes

Page 44 : Oukaimedden ; le plan d'eau en question est un **lac de retenue** qui mériterait tout de même de figurer sur une photo avec le Jbel Oukaimedden à l'arrière-plan.

Page 46 : Toufliht (Toufliat), avec sa pluviométrie record pour la région, est surtout une **oasis de verdure** tout à fait remarquable avec forêts et sources.

Il est fait grand cas de la « vallée des Roses » (pp. 50-53), alors que la « **vallée des oiseaux** » voisine est passée sous silence.

Un encadré sur la Grande Traversée de l'Atlas (p. 53) omet de mentionner la documentation existante sur **la GTAM** (brochures du Ministère du Tourisme, topo-guides, etc.), l'auteur semblant être davantage attiré par le 4x4 que par la marche à pied.

Page 63 : les **vaches**, en pays berbère, sont souvent la responsabilité des femmes. Elles sortent régulièrement, surtout lors de la corvée de désherbage. Dans certaines bourgades des vachers font pâturer le troupeau collectif de l'aube au crépuscule, selon un tour de rôle (*tiwili*).

Les gorges du Dadès sont loin d'être le seul biotope atlasien du **mouflon à manchettes** (p. 65) ; cf. vallée d'Ouirgane, région de Tirghist, Jbel Zelmou, etc.

Page 75 (lignes 7-9) : « petites voitures sur le plateau (...) inimaginable il y a encore peu ». Pourtant, l'auteur de ces lignes s'est rendu au Moussem d'Imilchil en **Simca 1000**, avec son épouse en septembre 1967. Il n'était d'ailleurs pas le seul à s'y être aventuré en voiture légère !

Page 75 (fin 1^{er} para.) : signalons que la difficile piste auto Anergui-Batli-Bou Ouzemmou, ou 'Piste des Cols' dans le guide Gandini (2000), est **coupée** depuis l'hiver 2001-2002 à hauteur d'Ighrem n-Oughbalou.

Il aurait été bon d'inclure la **légende** qui veut que, dans le temps, les pèlerins se laissaient pousser des ailes et se rendaient ainsi à la Mecque depuis le sommet de l'Aghemb n-Mesfrane, dit « **La Cathédrale** » (p. 83).

Page 86 : **l'auberge Jaffar**, gérée par le sympathique et compétent Saïd Arheddou, mériterait un encadré style 'Bonne adresse'.

Page 88 : il conviendrait de mentionner la superbe **cédraie clôturée**, pleine de piverts (1998) entre Jaffar et la MF de Mitkane.

Page 101 : le Foug Kheneg ('entrée du canyon') est **un défilé** qu'emprunte la RP 21 après Tilmhadit, en aval des sources du Guigou, alors que d'après la photo on pourrait s'imaginer avoir affaire à un champ parsemé de coquelicots.

Page 115 : la baisse du niveau des eaux, visible sur cette photo d'**Agelmam Azigza**, mériterait commentaire, ceci ayant été causé par une suite d'années de sécheresse.

Page 117 : aucune mention des **crabes** que l'on retrouve ici, loin de l'océan, du fait de l'eau salée.

Page 121 (ligne 9) : de quelle maison forestière s'agit-il ?

Page 135 : votre texte reste muet au sujet des **panthères de l'Atlas** qui auraient fait des gorges de l'Oued el Abid l'un de leurs derniers repaires. En outre, pour aller depuis Ouaouizaght à Azaghar Fal, c'est un combiné CT 1805A + 1901 qu'il convient d'emprunter.

Page 138 : quel est cet hôtel-restaurant (encadré) : sans doute la **Kasbah Asmaâ** à la sortie de Midelt ?

Page 143 : le repeuplement du **cerf de Berbérie** dans le Tazekka s'est opéré depuis la Tunisie. Il existe une harde d'une trentaine d'individus entre Azrou et l'Agelmam Wiouane.

Page 144 : Friouato, peut s'expliquer par *fri wattu*, 'grotte du vent' ; allusion aux **courants d'air** que l'on peut sentir à l'intérieur. Parions, toutefois, que *fri yittu*, évoquant la quelconque saga amoureuse d'une belle Itto, plus percutante, fera recette !

Page 148 : l'**Anti-Atlas** des géographes s'arrête au Drâa. Le Saghro et l'Ougnat en sont habituellement dissociés. A fortiori, la vallée de **Tazouguerte** (p. 181) qui appartient plus exactement à la retombée sud du Haut Atlas oriental.

Page 155 : les environs de Tafraout de l'Anti-Atlas renferment également des **escalades** de haut niveau (Jbel Lekst).

Page 166 (encadré) : les *harratin*, selon une autre théorie, seraient les descendants d'anciennes peuplades sahariennes, pas nécessairement « soudanaises ».

Page 177 : Tizi n-Tzazert ('**col du buis**'), cette plante buissonneuse étant présente à proximité.

Pages 179 & 181 : on aurait aimé une mention concernant la **résistance marocaine** dans ces deux sites, d'autant plus que cela occupe une place importante dans l'inconscient collectif local.

Pages 241 : curieusement, les sapinières du Rif au-desus de Chaouen, uniques dans toute l'Afrique, sont passées sous silence.

4/ Informations inexactes

Sur la carte générale du Maroc (après 'Sommaire'), la ville de **Midelt** est correctement indiquée une première fois, juste sous la mention 'Moyen Atlas' ; une deuxième fois de façon erronée en-dessous de Beni Mellal. Idem pour **Taliouine**, marquée au sud-ouest du Tizi n-Test, alors qu'elle se situe nettement au sud-est de ce col.

Page 38 : Coquille > « *imil* signifie 'blanc' en berbère » ; en fait, c'est *imlil* !

L'auteur signale l'absence « d'aiguilles comme on peut trouver dans les Alpes » (p. 39) ; une prospection plus poussée **à pied** des massifs lui auraient pourtant permis de découvrir quelques formations rocheuses individualisées comme les Clochetons de l'Ouanoukrim, la Tour du Biguinoussen, la tour de Tikint n-Wanas, et le Tadat dans le massif du Toubkal.

Page 42 : l'Oukaimedden serait, selon l'auteur, « souvent dans le brouillard » ! Cela dépend de la saison ; en fait c'est la clarté atmosphérique qui prédomine.

Page 79 : entre Azaghar Fal et Imilchil, peu avant la Maison Forestière de Tassent (toponyme non précisé dans le texte), la route longe l'Asif Iksan, non pas l'Asif Melloul situé à une dizaine de kilomètres au sud. De même les camions descendent d'Imilchil le Mercredi pour aller au souk d'Aghbala pour chercher le ravitaillement, plutôt que « dans la vallée pour approvisionner les villages ». Par ailleurs, il est inexact de prétendre que « rien n'a tenu » en matière de reboisement au lac d'Isli : voir bosquets de **pins, peupliers**, etc ;

Pages 87-88 : la « grande vague » de l'Iouigharacène est surtout celle du **Maoutfoud** (3442m) en son extrémité nord-ouest, prolongée par l'Ich n-Ifrane, le Tizraouline, le Toufli n-Ouaddo, pour aboutir en fin de compte à l'Iouigharacène. Le Jbel Ayachi (*ɛari w ɛayyaš*, en berbère) ne signifie pas 'hauteur isolé' ! *ɛari*, veut dire 'montagne, colline boisée' ; *w ɛayyaš* fait référence à la tribu des Ayt Ayach, installés au pied de l'Ayachi ; de façon plus précise au grand marabout local du 17^e siècle Abu Salim al-Ayachi.

Page 95 : tout le monde ne redescend pas (ou plus) l'hiver dans l'*azaghar*, depuis que des communautés pastorales entières, ayant transformées leurs bergeries en habitations permanentes, bravent désormais la froidure hivernale en altitude. Mesure dictée par la sécheresse, jointe à une spéculation effrénée pratiquée par des propriétaires absentéistes et ayant pour résultat un **sur-pâturage potentiellement désastreux** à moyen terme.

Au sujet du **thuya**. Cette essence pousse à des hauteurs moyennes (800m-1200m). Vu l'altitude (1800-2200m), de même que leur aspect, les sujets dont il est question à l'Agelmam Sidi Ali (p. 111), ainsi qu'aux pages 120-122, sont probablement des **génévriers thurifères**.

Page 171 : l'application du henné relèverait du **badigeonnage**, plutôt que du tatouage, ce dernier étant à caractère définitif, alors que le henné peut s'enlever après usage.

Page 175 (2^e para.) : c'est, bien entendu, de l'**écureuil de Gétulie** qu'il est question.

5/ Précisions concernant les tribus de montagne

De nouvelles clarifications s'imposent. Les Ayt Hadiddou forment une super-tribu, dont les **Ayt Brahilm** d'Agoudal constitue l'une des fractions (pp. 68, 71 & 80), non pas une tribu séparée. Les **Ayt Atta**, leurs anciens rivaux, ne fréquentent guère plus ces parages (Tizi n-Ouano, p. 71), en ayant été chassés au début du 20^e siècle par les Ayt Hadiddou. Si des Ayt Atta ou Ayt Merghad sont parfois aperçus près d'Imilchil (p. 80), c'est qu'ils ont pu, peut-être, bénéficier d'un accord temporaire de pacage, compte tenu de la sécheresse récente. Ces groupements sont, il est vrai, tous issus de l'ancien peuplement **senhaja**, pour reprendre une définition d'Ibn Khaldoun (*Histoire des Berbères*). S'en servir de nos jours (pp. 77, 129 & 280), toutefois, ne correspond plus du tout à la réalité du terrain.

Le vêtement *handira* (ar.) se dit **tahandirt** en ber. (p. 71).

La phrase, « les jeunes filles sont tentées de descendre dans la vallée » (p. 72), à résonance très « chamoniarde », est inadaptée ; en fait, elles aspirent à « **descendre en ville** » !

Chez les Ayt Hadiddou la danse locale s'appelle *ahidus* (p. 72), **certainement pas** *ahwach*, ce dernier étant l'apanage des Chleuhs du sud-ouest, du Souss, etc.

6/ Amalgame berbère/touareg

On peut s'interroger quant à l'utilité d'ajouter des termes en Tamacheq (parler touareg) à un glossaire arabo-berbère marocain (pp. 270-282). D'autant plus que l'auteur lui-même prévient le lecteur (p. 187) que l'on ne trouve pas de Touareg au Maroc. Ceci est vrai, exception faite pour quelques réfugiés politiques à Warzazat, ainsi que des sujets « bidons » inféodés aux fameux « Hommes bleus », présents partout dans le Sud pour la plus grande joie

des touristes « ethno-nunuches » épris d'exotisme. S'agissant d'un livre sur le Maroc, et dans le but d'éviter tout amalgame malencontreux, il serait probablement plus réaliste de donner à certains mots arabes leur équivalent en Tamazight (ber.), plutôt qu'en Tamacheq. Ainsi, dans le lexique, ces quelques nuances amazighes mériteraient d'être soulignées :-

agelmam (*ayelmam*), pl. *igulmamin*, 'lac', 'dépression humide', peut devenir complètement sec; exemple : Agelmam Tinkja dans l'Ayachi.

akham, pl. *ikhamn* (*tikhamin*), 'tente'.

almu, pl. *ilmutn*, 'pâturage', synonyme de badinage, beauté, fertilité, liberté, en Tamazight.

amghar, pl. *imgharn*, 'vieil homme, cheikh'.

chèche = *tarezt* (ber.).

Dar (ar.) = *taddart*, 'maison', (Tamazight), *tigemmi* (Tachelhit).

Jorf = *aqchmir*, *aghulid*, 'falaise, escarpement'.

Fares = *tagmart*, 'jument'.

Filali = *afilal*, 'habitant du Tafilalt'.

Hamrah = *azuggwagh*, 'rouge'.

Hanbel = *tichdift*, *takdaft*, 'tapis de haute laine'.

ighrem, pl. *igherman*, 'ksar' > diminutif > *tighremt*, pl. *tighermin*.

Kesra = *aghrum*, *afdul*, 'pain'.

kra trit, litt. '(tout) ce que tu veux' ; < verbe *iri*, 'aimer, vouloir'.

Moussem = *agdud*, 'foire-pèlerinage'.

Ras = *ikhf*, *agayyu*, *azellif*, *aqchach*, *aqerru*, etc., 'tête'.

tafrawt, pl. *tiferwin* = 1° 'déversoir, répartiteur des eaux';
2° 'fantasia' (quand les cavaliers font parler la poudre).

Tagella (Tamacheq) = *abadir* (terme exclusif aux Ayt Hadiddou), 'grande galette cuite à même le sol'.

targa, pl. *tirgiwin*, 'canal d'irrigation'.

tawrirt, pl. *tiwririn*, 'petite colline'.

tazizawt, 'verte, verdure' (< *azegza*, *aziyza*); le pl. *tizizawin* est, entre autres, souvent utilisé pour désigner des billets de 50 dirhams émis sous Hassan II.

tazuggwart = 'petit jujubier'.

Triq = *abrid*, pl. *iberdan* (Tamazight), 'chemin, sentier'. Il est vain de prétendre que le terme 'trek' < triq ; en fait il est d'origine afrikaans (Afrique du Sud).

tit, pl. *tittawin* (= *allen*), 'œil, source'.

7/ À propos des cèdres et des chênes

La **cédraie** (pp. 8, 104-109), ainsi que son biotope, ont été sérieusement malmenés ces quarante dernières années ou plus, par toutes sortes d'abus attribuables à l'homme (ébranchage par les villageois en période de disette, épandage intempestif d'insecticide, coupes pratiquées par des exploitants peu scrupuleux), ainsi qu'à une **sécheresse excessive** permettant d'invoquer une mutation climatique irréversible. En tout cas, faire « porte le chapeau » au seul magot n'est pas réaliste, encore que l'auteur nuance son propos à ce sujet (pp. 104 & 109).

Le cèdre Gouraud, arbre fétiche, sujet vénérable, est mort subitement au printemps 2002. Simultanément, on a pu observer dans la cédraie sur terrains calcaires entre Ifrane et Azrou, ainsi que dans le secteur d'Aïn Leuh, de façon totalement imprévue, le **dépérissement rapide** d'autres sujets, d'âges divers, souvent sans que cela paraisse attribuable à la proximité d'une route goudronnée, avancée par Milet comme cause possible (p. 107). Processus alarmant qui s'est confirmé pendant l'hiver 2002-2003, pourtant fort humide. Il est trop tôt pour savoir si cette **humidité** bienvenue parviendra à enrayer ce déclin inattendu de la cédraie, que d'aucuns attribuent à des champignons, ou encore à des scarabées venus de Turquie (*sic*) !

D'autres observateurs font remarquer que sur des **terrains volcaniques** (Bou Iblane, Jbel Hebri), la cédraie peut « mieux s'en sortir » face à ce fléau. Thèse que nos propres observations (printemps 2004) sembleraient conformer. En revanche ; il n'est pas avéré que l'infiltration en cédraie de la chênaie soit néfaste (p. 104) ; bien au contraire, chêne-vert et cèdre de l'Atlas font habituellement bon ménage.

Quant aux campagnes de **coupe rase de chêne-verts**, démarrées en 1969 au Cirque de Jaffar (p. 88), préconisées et défendues par, A. Pujos, spécialiste mondial de la cédraie, il n'est pas certain, non plus, qu'elles soient contre-productives. Lorsque le versant ainsi traité est ensuite clôturé et mis en défens (cf. versant nord du Jbel Tichoukt, printemps 1998 & 2002), le chêne-vert, très robuste, **repart convenablement**.

8/ Oiseaux réduits à la portion congrue

Si les descriptions géologiques de Milet sont admirables de clarté et de détail, il n'est question d'oiseaux, épisodiquement et de façon incomplète, qu'aux pages suivantes : 40, 43, 101, 135, 143, 157, 209, 251-253, 263-265.

Domage, car quelques infos ornithologiques supplémentaires eussent été les bienvenues, comme, par exemple, la présence de guépriers en avril au Tizi n-Test (p. 35).

Page 43 : à « **l'Ouka** », en plus des craves à bec rouge, le chocard à bec jaune, le roselin à ailes roses, l'accenteur alpin, le balbuzard.

Page 103 : dans la **cédraie moyen-atlasienne**, grimpeur des jardins, pique-épeiche, sittelle torchepot, mésanges (trois espèces), etc.

Enfin, et dans le désordre, il est possible d'observer les espèces suivantes : héron cendré (**Haut Dadès**), grèbe huppé (**Dayet Aoua, lac d'Isli**), circaète et aile botté (**Haute Moulouya**), roussette de Moussier (espèce endémique à l'Atlas), la Tadorne casarca signalée au lac de Merzouga (p. 209), mais surtout visible au printemps aux abords de l'**Agelmam Sidi Ali** ; faucon d'Eléonore sur l'île d'Essaouira (p. 257) ; ibis chauve dans les falaises de l'Oumer Rbia et dans la réserve de **Massa**.

9/ Absence de bibliographie

Étant l'importance potentielle de cet ouvrage, une biblio tomberait à point nommé pour tout lecteur désireux d'en savoir plus long, que ce soit en géologie, en ornithologie, en zoologie, ou, pourquoi pas (?), en Berbérologie ! Dernière considération : les remarques et suggestions formulées ci-dessus, ne procèdent nullement d'un esprit de sottise critique. Elles visent tout simplement à contribuer à l'amélioration de toute future édition du guide en question.

10/ Mot de la fin

Aurait pu mieux faire ! Comme cela arrive souvent dans ce style de guide, la qualité de l'iconographie masque mal les imperfections, lacunes et autres inconvénients du texte, ainsi que nous l'avons amplement démontré ci-dessus ! La géologie semble être le point fort de l'auteur ; sa familiarité avec la culture berbère, l'ornithologie et le terrain beaucoup moins. Pour élaborer son guide des merveilles de la nature du Maroc, l'éditeur aurait dû faire appel à un ancien du bled marocain ayant de la culture, du terrain, de sa géographie et de son histoire, une connaissance bien plus approfondie.

Michael PEYRON
Grenoble, été 2003

4) Critique de film

***La légende du Goumier Saïd revisitée :* critique du Film « Indigènes »**

Excellent film de guerre avec des reconstitutions de bataille très réalistes. Le conseiller en armement auquel aura fait appel le metteur en scène connaît bien son métier ! Les scènes de la campagne de l'hiver '43-'44 en Italie, auraient été tournées sur les contre-forts arides du Haut Atlas marocain au nord de Ouarzazate, reconnaissables aux pentes pelées, aux champs bordés de noyers sans feuilles. On y voit des équipes allemandes maniant *minenwerfer* et mitrailleuse MG 42, (on retrouvera celle-ci aux côtés du *panzerfaust* – bazooka allemand – lors de la bataille du village alsacien à la fin du film), face à des tirailleurs et goumiers armés de MAS 36, de Garand M1, de Mausers allemands, de pistolets-mitrailleurs Thompson ; face aussi, à des artilleurs français ripostant à l'obusier de 105 ; jusqu'au général Juin coiffé de son légendaire béret, jumelles collées aux yeux, qui scrute les pentes du Monte Cassino. Image classique tirée de la phototèque de la campagne d'Italie (Yves Salkin & Jacques Morineau, *Histoire des Goums Marocains*, tome 2, Paris, la Koumia, 1987, p. 133).

C'est d'ailleurs la seule apparition du grand chef de l'Armée d'Afrique, sans qu'il ne soit nommément désigné. Dans l'ensemble, les gradés français ne brillent guère dans cette fresque pseudo-historique. Un certain sergent Martinez, brutal pied-noir issu d'une mère « indigène », au caractère emporté, nous paraît quasiment sympathique pendant de courts instants, mais, à la suite d'un ultime esclandre, sera uni dans la mort avec son souffre-douleur, Saïd. Le caporal Leroux, ainsi que le capitaine Durieux, tous les deux font plutôt tapisserie, ne cherchant qu'à faire leur devoir, bien que sans panache. Quant au colonel, impossible de faire plus mauvais choix ; être artificiel, falot et très peu martial, il est en fait l'anti-thèse vivante de ce que doit être un chef de corps dans l'armée française. La façon dont il ignore le caporal Abdelkader, unique survivant d'une mission périlleuse dont il l'avait personnellement chargé l'avant-veille, est aussi improbable qu'elle est ignoble. D'ailleurs, les colonels de l'armée rencontrés par moi-même (Maroc & Algérie, 1956-59) avaient tous un excellent contact humain, et une tenue autre que celle de ce pantin fagoté en soldat d'opérette !

C'est sans conteste une des rares erreurs de « casting » dans un film remarquable par le bon jeu des acteurs, surtout ceux qui jouent les rôles « indigènes ». Évidemment, le metteur en scène ne pouvait se permettre de trop faire briller un gradé français par son humanisme. C'eût été contraire à sa volonté de travestir (ridiculiser – au besoin) le comportement supposé par définition hautain et raciste des officiers et sous-officiers de l'Armée d'Afrique.

En revanche, le but du film étant à juste titre d'attirer l'attention du spectateur français sur le sort désinvolte réservé aux tirailleurs et autres goumiers, oubliés par une France ingrate, on insiste lourdement sur les injustices, sur le côté négatif de l'Armée d'Afrique. On ne rate aucune occasion de noircir le tableau. Tout se passe comme si l'on voulait dénaturer et/ou escamoter volontairement des événements historiques pour ne s'attarder, de façon tendancieuse, que sur le sujet qui fâche. On insiste trop sur des scènes de brimades, d'incompréhension – notamment celle où des tirailleurs sans éducation aucune désertent la salle où l'on prétend présenter un spectacle en leur honneur. À aucun moment n'est présentée, par exemple, l'entrée triomphale d'un Goum dans une ville libérée, défilant au pas cadencé, officiers en tête suivis du drapeau et de la mascotte de l'unité, les hommes barbus redressant fièrement la tête, car conscients de leur valeur et de ce que leur devait la Métropole, avec toutes les espérances pour l'avenir que cela pouvait susciter. Espérances d'ailleurs déçues.

On peut également relever les légères inexactitudes qui émaillent le film. Les scènes de départ : « Algérie 1943 » et « Maroc 1943 », où l'Armée d'Afrique ressuscitée achève ses préparatifs, ont en fait eu lieu en novembre/décembre 1942, juste après les débarquements alliés en Afrique du Nord et à la veille du démarrage de la campagne de Tunisie, non mentionnée dans le film. Hautement improbable, du reste, que cette scène marocaine où le jeune capitaine harangue ses goumiers Aït Seghrouchen (Imazighen), correctement harnachés en « cachabia » brune rayée et arborant le casque anglais, mais parlant entre eux en arabe pour les besoins du film, répondant ainsi à je ne sais quel souci du politiquement correct !!

Par la suite, d'ailleurs, goumiers marocains et tirailleur algériens feront cause commune au point d'évoluer en Alsace (janvier 1945) dans le cadre d'une même compagnie, situation parfaitement invraisemblable. La tombe de Yassir, courageux goumier marocain dont les rafales de mitraillette Thompson fauchent les attaquants allemands dans le village alsacien, porte l'impossible mention « 7^e R.T.A. » (Régiment de Tirailleurs Algériens) ; alors que les Goums marocains, on le sait, évoluaient au sein de Groupes de Tabors Marocains (G.T.M.). On ne peut, après tout, en tenir rigueur à un Rachid Bouchareb, aussi bien intentionné et féru

d'histoire soit-il, mais n'ayant, sans doute, jamais mis les pieds dans une caserne de l'Armée d'Afrique, et évoquant des événements lointains dont il n'a été le témoin que par ouïe-dire.

Il en résulte une improbable relecture de *La légende du Goumier Saïd* de Joseph Peyré (Paris, Flammarion, 1950) ; jusqu'au nom « Saïd » dont on affuble le principal protagoniste. Où l'amourette entre le Goumier Saïd et la fille d'Aubagne dans le récit, trouve son pendant dans l'éphémère liaison entre le Tirailleur algérien Messaoud du film et de sa Marseillaise, la belle Hélène ! Récit de Peyré qui, à l'époque en France, avait eu un certain succès. J'ai un ami parisien qui l'a reçu comme premier prix dans un lycée privé, car vantant le loyalisme d'un simple goumier Aït Seghrouchen qui, d'ancien résistant, était devenu un libérateur de la France, puis blessé et médaillé suite à la bataille des Vosges. Cas exemplaire d'un de ces « indigènes » sur lesquels avait pu compter la France dans son aventure nord-africaine et lors de la re-conquête de la mère patrie.

Car, contrairement à ce qu'ont pu prétendre certains détracteurs post-coloniaux, cette participation africaine à l'épopée de la libération était pleinement reconnue en France. La France de l'immédiat après-guerre a, en effet, salué leur courage et leur sacrifice. Car nul ne pouvait mettre en cause l'héroïsme, voire le dévouement de ces combattants « indigènes ». Tout au plus revenait vite à la surface cette habituelle et méfiante froideur métropolitaine (legs de la suspicion engendrée par l'ilotage sous le régime de Vichy), même envers l'ancien libérateur « indigène » (cf. chapitre « Le retour du victorieux », J. Peyré, pp. 234-238).

Malheureusement, tout cela a été irrémédiablement déformé, gâché par les événements des années '50, suite au désengagement colonial ; par le sentiment de honte, parfois aggravé d'auto-flagellation (nullement partagé par l'auteur de ces lignes !), qui s'est emparé de l'inconscient collectif français. Et que toute une génération d'universitaires post-soixante-huitards s'est employée à embellir, à entretenir. Ce en quoi elle n'a éprouvé aucune difficulté, étant donné l'héritage empoisonné de la guerre d'Algérie, dont les plaies sont encore béantes (2006). C'est effectivement dans cette ambiance de décolonisation qu'avait été votée en 1959 l'infâme loi qui gelait les pensions des combattants indigènes de l'ex-empire, consacrant officiellement l'oubli qui devait entourer de tels événements. Oubli qui, veut-on nous faire croire, risque d'être réparé par une intervention personnelle du Président de la République, Jacques Chirac.

Oubli dont l'auteur de ces lignes a été témoin dans l'Atlas marocain jusqu'à une date récente. Combien de fois, après avoir été hébergé dans un foyer berbère, l'a-t-on prié de demander à la trésorerie de l'Ambassade de France à Rabat ce qu'était devenu la retraite du paterfamilias ancien goumier ! Démarche à la suite de laquelle il était poliment éconduit par les services de l'Ambassade...

Pour terminer sur une note optimiste on aura relevé que ces « indigènes » éprouvaient pour la France une forme d'amour idéalisée, qui apparaît parfois en filigrane : lorsqu'un tirailleur plante le drapeau français sur le sommet du Monte Cassino ; lorsque les Africains entonnent la « Marseillaise » à bord du bateau qui les emmène vers le débarquement de Provence (été 1945). Là, au moins, le metteur en scène a réussi à faire vibrer la fibre patriotique. Il le fallait, afin de quelque peu laver l'honneur de l'armée française, légèrement égratigné au passage – c'est le moins que l'on puisse dire !

Michael PEYRON
Grenoble, 12 octobre 2006

5) Moroccan place-names

The study of Moroccan place-names can be a fascinating and rewarding pastime, often casting an interesting light on the country's history. It also brings strongly home to the observer the fact that most Moroccan toponyms are of Amazigh origin. This brief over-view of the topic will be divided into four sections:-

- 1/ Amazigh place-names, having undergone little or no alteration, including, a) existing, b) slightly altered, and c) vanished.
- 2/ Altered and/or translated Amazigh place-names: a) Arabicized or 'Frenchified'; b) other categories.
- 3/ 'Hispanised', 'Frenchified', or historically altered place-names.
- 4/ Some facetiously interpreted place-names.

1/ Amazigh place-names having undergone little or no alteration

a) Existing

Almou n-Ayt Ndir, place in Tâarâart valley, High Atlas < *almu n ayt n̄dir*, 'pasture of the Beni Mtir'.

Assamer n-Ou Ilourhmane, is a mountain on the south side of Jbel Ayyachi < *assamer n iluġman*, 'south slope of the camels'.

Assif Melloul, is a river in Ayt Hadiddou, High Atlas < *asif mellul*, 'white river'. Some claim this is due to its being a snow-fed river, hence 'white'; others contend that real name was Asif Abkhouch ('black river'), on account of its frequent devastating floods and was renamed 'white' as a propitiatory gesture.

Assif Tafelalaït, is a river in Jbel Ayyachi, 'shining river' < *asfelaly*, 'shining, shimmering'.

Azaghar, general name given by High Atlas Berbers to the Marrakech or Tadla plain, or by Zaïan tribe to their lowland grazing-grounds < *azaġar*; also diminutive form, Tazaghart, name of an important mountain in Toubkal area; plural form, Izoughar (< *izuġar*), semi-permanent lake and expanse of flat ground near Ayt Bou Guemmaz.

Azrou, is a town and road-junction, Beni Mguild area, Middle Atlas < *azru*, 'rock'.

Bou Tserfine, is a village in Ayt Yahya, High Atlas < *bu tisrfin* 'place of grain-pits'.

Boutferda, is a village in Ayt Sokhman, *bu tferda*, 'lonesome spot' < *aferdi*, 'solitary, lonesome'.

Boukchmir, is the site of a Forestry Hut on upper Oued Beth < *bu wqšmir*, 'place of the cliffs'.

Imilchil, is a town in Ayt Hadiddou, High Atlas < *imi n lšil*, ‘grain gateway’; a place where southern tribes regularly used to come to buy grain.

Jbel Ayyachi, is the highest mountain in central Morocco, ‘mountain of Ayyach’, tribal name < *ɛari u ɛayyaš*.

Jbel Tassemitte, is a hill above Beni Mellal, regularly snow-covered in winter and early spring, ‘cold mountain’ < *asemmið*, ‘cold’.

Jbel Tazigzaout, wooded hill in Ayt Sokhman, south of Aghbala, ‘green mountain’ < *tazizawt*; because of the extensive vegetation that covers it. Another interpretation is that the name refers to green (*azizaw*, *azegza*) turbans of the Derqawa sect, to which Sidi Lmekki belonged, in connection with the famous battle that occurred there.

Tiffert, is a village on Oued el Abid; Taffert, hamlet in Bou Iblane, ‘the hidden one’ < verb *ffer*, ‘to hide’.

Tiouririne, are small hills’ < *tiwririn* (sing. *tawrirt*).

Tounfite, translated as the ‘remote one’, small foot-hill town, High Atlas < verb *nfu*, ‘to exile’.

b) Slightly altered

Afenmourir, is a lake above Azrou, famous as an ornithological site for migratory birds < *ixfn awrir*, ‘head of the mount’.

Aïn Ifendassene, spring south of Bou Iblane, litt. ‘spring (where) he escaped from them’ < *ifend asn* < *ifelt asn*; probably commemorates some incident where a prisoner parted company with his captors.

Jbel Mouchchene, lies between Tiddas and Oulmès, central Morocco, ‘jackal mountain’ < *žbel muwuššan*.

Tinmal, in upper Nfis valley, High Atlas < *ti n mellel*, ‘the white one’, a reference to the presence of snow in winter; radical ML (‘white’) present in numerous other Amazigh place-names, Imlil, Titi Mellil, Tizi n-Toumlilt, Tizi Melloul, Ayt Tamellilt, Aïn Amellal, etc.

Volubilis, ruins of Roman town near Meknès < *walili*, ‘oleander’.

As instances of other slightly deformed place-names we have: Moulay Idriss > *mulay dris*; Aït Ishaq > *ayt shaq*, reflecting Amazigh pronunciation.

c) Vanished

Aghmat: ruins some 10 kilometres south-west of Marrakech at entrance to Ourika valley, former regional capital, supplanted by Marrakech. Until half a century ago, some Shelluh still used to refer to Marrakech as Aghmat.

Aguz, or Kuz, former Atlantic port of Aghmat at mouth of Tansift river.

Day, is the former name of Beni Mellal; capital of an independent 11th-century Zenata principedom.

Errachidia, is the provincial capital of south-east Morocco, formerly Ksar es Souk < *ighrem n ssuq*.

Goulmima, south-east Morocco, and Goulimine, south-west Morocco, Arabized plural forms both < *igulmimn* (sing. *agelmam*), 'semi-permanent lakes'.

Kasbat al-Makhzen, former name of Ksabi, founded by Moulay Ismail on Moulouya river.

Lemsid, instead of Alemsid; attempted Arabisation, *alemsid* actually reflecting colour of terrain and nothing to do with the *msid* in a mosque!

Mohammedia, Atlantic seaport, formerly Fedhala < Fidela < *fadl allah* in medieval times.

Sijilmassa, ruins near present-day Erfoud or Rissani, former capital of small medieval kingdom famous for trans-Saharan trade.

Tafza, medieval town of some importance on one of Oum er Rbia's L-bank tributaries, mentioned in Leo Africanus; now refers to small hamlet near Jbel Tazigzaout, associated with local epic of Imhiouach marabouts.

Tamesna, means 'next to sea' in old Berber, former name of Chaouia region until 19th century.

Wansifn, former name of Oued Oum er Rbia, major Moroccan river < *wi n isaffen*, 'the river among rivers'; note that Tansift, smaller river just north of Marrakech, bears diminutive/feminine form.

Yeffren, is the name of a Middle Atlas town, instead of Ifrane < *ifran*, 'caves' (sing. *ifri*); famous attempt to de-Berberize a place-name which caused an uproar at the time.

2/ Altered and/or translated place-names

a) Arabized, or 'Frenchified'

Agelmane Laaziza, above Khenifra in Middle Atlas; reflects attempted Arabisation of place-name, instead of *agelmam aziyza*, 'green lake'.

Aïn Taoujdate, forest spring near Ifrane, Middle Atlas; probably translated from *tagbalut n tawjdat*, 'source of female Barbary sheep'.

Baqria, Middle Atlas village, reflecting unofficial, Arabised version of Baqrit (Bekrit). The give-away for Arabisation is usually substitution of /a/ for /t/, as in Zawiya Sidi Yahya ou Youssef < *zaouit sidi hya w yusf*.

Ben Guerir, north of Marrakech, now Arabised into *ibnu jarir*!

Bin el Ouidane (local pronunciation *bilwidan*), river-junction and site of famous reservoir above Beni Mellal; probably translated from Amazigh *gr isaffen*, ‘between rivers’; incidentally, this is name of village in Upper Seksawa, High Atlas.

Dayet er Roumi, lake in Central Morocco; probably translated from Amazigh *agulmam n urumi*, ‘lake of the christian’.

Foum Kheneg, ‘gorge entrance’, situated on upper Gigou, Middle Atlas; probably translated from Amazigh *imi n waqqa*.

Oued el Abdi, ‘slave river’, main Oum er Rbia L-bank tributary > *asif n isexman* < *asif n isemgan*; cf. similarly derived Amazigh tribal name of Ayt Sokhman < *ayt isexman*.

Oulad Ali, Middle Atlas village; probably translated from *ayt eli*.

Ras el-Ma, ‘head of the waters’, spring in Middle Atlas between Ifrane and Azrou; probably translated from Amazigh *ikhf aman*, place-name which actually exists in Upper Ziz valley, High Atlas.

Other cases of fiddling with Amazigh place-names give ludicrous results, such as: ‘Fejj Tizi n-Telghemt’; ‘source d’Aïn Aghbal’, or the equally inept ‘Jbel Adrar’.

b) Other categories (French- and Portuguese-derived), etc.

Al-Jadida, translated as ‘the new one’ < Mazagan, Mazignan < Marzigao < Qaryat Wawzgan.

Agadir, meaning ‘castle’, is the main city and port of Souss region < Santa Cruz/ Cruce.

At least two examples of French-derived place-names:-

abrid trantrwa between Tighessaline and Zeïda, central Morocco < Route Principale 33.

battijan < Petit-Jean, French colonial name (to honour French captain killed in campaign) for former Sidi Qasm, which has since been restored.

3/ ‘Hispanised’ and ‘Frenchified’ place-names

Casablanca, meaning ‘white house’, Spanish; under its original name Anfa, was probable capital of the Barghawata.

Chefchaouen, town in western part of Rif mountains < *šuf iššawn*, ‘see the horns’, a reference to the peaks that overlook the town.

Midelt < *timidelt*, ‘sauce-pan cover’, is the name of conical, flat-topped hill five miles WNW of present town; former name, Outat n Ayt Izdeg.

Oued Beth < *wad baht*, is a major Moroccan river which rises in Middle Atlas between Azrou and Mrirt.

Safi < Saphie/Sophia < Asfi < *asif*, 'river'; Atlantic seaport formerly colonised by Portuguese.

Tiflet, town inland from Rabat, on edge of Zemmour territory < *tifel t*, 'she escaped from him'.

Tetouan, is a town on Rif coast < *tiffawin*, 'the springs'. Tattiouine, village near Midelt, is similarly derived.

Amusingly, probably the most frequently deformed place-name is that of Khenifra, the Zaïan 'capital' on the Oum er Rbia, which is confused with Kenitra and Khemisset.

4/ Some facetiously interpreted place-names

Kerrando < 'Quarante-Deux', or Km 42 on Midelt-Errachidia road; however, more likely > *kkrag aneddu*, 'let's get up and go', as this was often an unhealthy place for travellers to dally, similar to the spring of *šrub u hrub*, 'drink, then clear out', situated further north just below Tizi n-Tekghemt.

Marrakech < Merrakouch < *amur a yakuš*, 'your protection we do beseech, O God'; also *merrakš*, which early travellers equated with 'Maroc' or 'Morocco', applying name of then capital to entire country.

Mogador < Megdul (Phoenician origin) < MacDonald, Scots castaway over whose grave a shrine was built (Sidi Megdul); actually old name of Essaouira < *swira* (ar.), *tassurt* (ber.) and probably derived from *mmu gadir*, 'she of the walls'.

Ti n Melwit, 'Moulouya country', is the name given to land between Azerzou and Alemsid near Moulouya head-waters.

Publishing history:

Unpublished text based on presentation given at faculty of Letters, Beni Mellal, Morocco, spring 2004.

6) Issues which Middle Atlas women have to face

Women's role in Middle Atlas society is somewhat underestimated. Actually, they are the ones who keep the home fires burning, often with great difficulty. This presentation considers conditions obtaining in what may be defined as the Tamazight-speaking Middle Atlas cultural ensemble, an area encompassing most of the Middle Atlas proper (formerly Jbel Fazaz) together with the Eastern High Atlas from Midelt to Imilchil. We examine some of the criteria:-

1/ Grinding rural poverty. This is a long-standing handicap in some, if not most rural areas of the former *Maroc inutile*. There is, unfortunately, plenty of visual evidence that this situation has actually worsened over the past 15 years or so (Imilchil, environs of Khenifra with their insalubrious *favella*, etc.).¹

2/ Sub-standard medical care. Women need to be in really good shape if they are to survive. A journey to the nearest infirmary, apart from involving distance and difficult terrain, requires much patience in order to face considerable administrative hassle. Many ailing women give it up as a bad job and remain in their village, hoping for the best, resorting to traditional pharmacopoeia (absorbing various medicinal herbs, applying cow-dung on open wounds, etc.), and/or relying on husband to bring back suitable medicine on market day. Seemingly tough physical constitution apparently precludes their contracting gangrene. Otherwise, they just die. (Cases observed at Ayt Ayyach, near Midelt; Imitchimen and Ayt Chrad near Tounfit, Asif n-Ougheddou, Agerd n-Oulaoun hamlet, Asif Melloul, Anefgou in December 2006, etc.)

3/ Fortunately, a few modern implements have penetrated some of the remoter areas: pressure cookers, Butagaz cooking stoves. Positive side-effect has been slightly less reliance on firewood for cooking purposes, thus reducing pressure on long-devastated woodlands. However, unhealthy nylon dressing-gowns, light cotton robes and flower-patterned bathing-towels are now worn, proving totally inadequate in cold weather, instead of warm, woollen homespun cloaks, and in many a house/tent the loom (*azetta*) is no longer set up.

4/ Harsh natural environment. Foraging for wood involves running gauntlet of patrolling foresters in up-country locations; price of wood prohibitive in certain built-up areas during winter 2005-2006 (Ifrane, Azrou, Mrirt, etc.). Snow storms obviously limit such activities in winter; occasional mud-slides and flash-floods likewise in summer (Asif n-Ougheddou, August 2005).

5/ When a Middle Atlas woman has to cope with an absentee husband, or single-parent situation, either way, she has to shoulder full responsibility for family well-being, upbringing and harmony, to the point where she becomes a surrogate male. Her daughters, too, rapidly acquire this sense of heightened responsibility (much more quickly than boys), being burdened with their little brothers/sisters at an early age.²

6/ We are witnessing gradual emergence of the woman as corner-stone of the house-hold due to changes that have occurred in Amazigh society. Formerly, the man's place was fully guaranteed as fighter, stock-herder and purveyor of goods for the family in the Heroic Age warrior culture with its emphasis on horsemanship and raiding. With the disappearance of the feuding society, nowadays, apart from going to market, ploughing his potato patch or indulging in power-play (*tafrawt*), the husband often finds himself at a loose end. Hence, a gradual decline in prestige that must unwittingly affect man's psyche, with emigration, or enlistment in the army as the only perceivable way out.

7/ Mobility of Moroccan society, as a whole, has had repercussions in Middle Atlas. On marrying, a woman may have to set up house in another village, even out-of-area, depending on what the marital strategy happens to be in the family. The move could be dictated by the need to educate children, or there may be social-climbing aspirations.³ Hence, some Tounfit families have moved to Midelt for their children's sake. Husband, too, may have to find work in another region of Morocco. Here I may quote the interesting example of an Azrou-based

taxi-driver who, in 1994 drove me from Midelt to Azrou, then on down to Meknès for a song (explaining about Arabic-speaking wife, hence possible language loss in family), whom I found three years later plying his trade between Murora train station and downtown Tangier.

8/ High illiteracy rate. Girls get a raw deal in this department because they are considered first and foremost as future house-wives and raisers and begetters of children. Some Tounfit and El-Kbab girls, however, make it as far as Meknès (where, however, chance of exposure to Islamist principles is higher) for secondary and higher education.

9/ Usual tasks of women. Tasks include rearing poultry and selling eggs; tethering cows near vegetable patch while performing weeding or grass-cutting, which, apart from gathering firewood and bringing in the harvest, has for years been the woman's traditional outdoor activity – almost her *raison d'être*, apart from child-bearing. However, as early as 1982, some girls (17-20 age-bracket) interviewed in Ayt Hadiddou spoke of the temptation to break away from this pattern, leave the valley and head for some big city with better marriage opportunities.

10/ Survival of early marriage as traditional institution, together with its not infrequent corollary – marital rape, when, on wedding night, bride-groom's helpers (*imsmayn*) prepare the supposedly virgin bride for her husband by binding her arms and legs.⁴ Also, about 80 years back down the road, the bride-groom would drench the home fire and leave in a rage, after declaring, “*ur nufi udem ġur tarbat n-ayt flan!*” (‘So-and-so's daughter has been dishonoured!’), if his bride was discovered not to be *virgo intacto*.⁵ Thus there would be no way on the morrow of exposing the blood-soiled bridal robes all over the village. Hence, shame attached to extra-marital sex (in society guided by notions of *leezz*, or *uddur*, ‘honour’), giving rise to crude forms of abortion possibly resulting in sterility; also stories of girls of getting ‘sewed up’ again for the sake of respectability. At a later stage, in the vent of failed marriage, given the stigma of social opprobrium that attaches to prolonged celibacy or divorcee status; there are various temptations.

11/ The temptation to resort to prostitution is strong in the direst social circumstances. In large families, younger girls may be recruited by visiting *madames*. This is a job of sorts; it involves becoming a professional entertainer (*ššixat*) and, if lady luck is smiling, joining a dance group. Or, yet again, setting up in some well-established town: Tizi n-Isly, Zaouit ech-Cheikh, Aïn Leuh, Tighessaline, Boumia, or Rich.⁶ Or else, work the roads, usually getting lifts from truck-drivers, which is very much a dead-end situation, right at the bottom of the social scale. There is, however, another, in some ways equally devastating alternative.

12/ Exposure to Wahabi/Salafi preaching. Due to the activities of Saudi-financed imams, many a Middle Atlas woman has been enticed into the Islamist fold. Somehow, this form of behaviour is perceived as providing a refuge from social hardship, the Wahabi imams being very generous in donations of money to families whose womenfolk accept to don the head-scarf, or *hižab*. As a result, this has become a visible badge of subservience to many a Middle Atlas girl in most foot-hill towns (Azrou, Khenifra, Zaouit ech-Cheikh, Beni Mellal, etc.). Some cases have been reported of up-country villages being similarly affected further to the preaching of wandering, bearded back-packers (example of Cherket and Tizi n-Isly, near Aghbala, until 2003 bombings discredited local Islamists, who have since adopted a low profile). The extent to which *hižab*-wearing reflects true militant zeal is debatable; the parents' influence (especially that of traditional father) is often decisive, though it may be

argued that the *hižab* is worn for a number of reasons: fashion, religious conformism, even coquettish reasons, or simply to avoid harassment by predatory men-folk!

All this reflects a fluid, on-going situation, with some criteria applicable in one area, inapplicable, or somewhat different in another. However, it is hoped that in your capacity of foreign visitors living in the Middle Atlas this talk will stimulate interest on your part, or possibly open up avenues of personal research. Imazighen are a generous, likeable people and will more than repay attempts on your part to approach, understand and help them.

Michael PEYRON
Visiting Professor
History & Culture of the Berbers

NOTES

- 1 Cf. my article "Promotion & Protection"
- 2 Cf. for further details, my paper, "La mujer tamazight del Marruecos central", *El Vigía de Tierra*, Melilla 1996/97, n°2/3: 139-151.
- 3 For a detailed discussion of marriage in the area, cf. V. Maher, *Women and Property in Morocco*, London: Cambridge University Press, 1974, pp. 149-162.
- 4 E. Laoust, *Berbère marocain, dialecte du Maroc central*, Paris : Geuthener (1939), p.144.
- 5 H. Mercier, *Vocabulaire et textes dans le dialecte des Ait Izdeg*, Rabat, (1937).
- 6 *Les Yeux secs* (2004), was the name of a highly controversial film which drew attention to this problem.

Publishing history:

Unpublished; based a on presentation given to Dr John Shoup's social anthropology class on April 19, 2006, at Al-Akawayn University, Bldg. 8/104,.)

7) Book review – History

Bernard Levin, *Hannibal's Footsteps*, Sceptre (an Imprint of Hodder and Stoughton paperbacks), 1987 (1st published Jonathan Cape Ltd., 1985).

A second-hand bookshop in the back streets of Quimper (Brittany) is as unlikely a place as any when it comes to discovering long-forgotten gems. *Hannibal's Footsteps* is certainly a suitably catchy title for the account of Bernard Levin's gruelling road-bash – actually half-way between a back-packing epic and a TV hoax – along the celebrated Carthaginian's supposed itinerary.

A more mundane, *From Med to Alps*, or *On foot through Hannibalic territory*, would probably have failed to arouse this reader's interest! However, as will be illustrated shortly, the historical background (provided there is one, of course) is all important in an exercise of this kind, provided one does not go too far astray, too often.

Be that as it may, Hannibal's famous, 2200-year-old, elephant supported traverse of the Alps appears to have been the catalyst for this highly erudite, witty, though at times long-winded travel-log. No wonder – the author describes himself as: 'a champion chatter-box' (p.72)! Or

is the Hannibal theme a mere excuse for a lengthy treatise on the condition of mankind, past and present, as inspired by a journey through Mitterrandian France? Make no mistake, however; Levin's knowledge of matters diverse and varied is truly encyclopaedic: French *cuisine* and politics, the scourge of tourism, creeping urbanisation, super-market trash, broiler chickens, pilgrimage and priestly celibacy, mortification of the flesh, or the French theatre; all these and sundry other topics are raised, each in turn giving rise to a lengthy philosophical digression. Unfortunately, the resultant down-side of these frequent deviations is a lack of any conspicuous, continuous thread linking the various episodes to the famous Carthaginian epic.

As a result, the reader often has to pinch himself, as it were, to remember the main topic of the book. Between pages 40 and 70, as the author meanders between local hotels, wheat-fields, vineyards and traffic-clogged *routes nationales*, there is hardly a single allusion to the 2nd Punic war. On the outskirts of Arles he even manages to meet a latter-day Carthaginian, namely a wandering Tunisian (p.54), only to go on his way without dwelling on the relevance of this chance encounter! Yet, at times, to do him justice, Levin warms to the subject; especially when he tells how Hannibal got his act together (pp.25-30); how he forded the Rhône (pp.41-42); how he outfoxed the hill tribes that lay in ambush (pp.132-135); how he finally crossed over into Italy (pp.177-179). Briefly, indeed, as he stands at snow-bound Col Agnel on the Italian border, Levin pretends he *is* Hannibal.

Possibly more puzzling, is the purpose behind some of the liberties that Levin takes with Hannibal's trail, making it somewhat arduous at times to follow his progress on the map – in fact it is almost as hard to keep track of Levin as it is to sketch out Hannibal's route. Can this be attributed to the author's self-confessed 'lack of a sense of direction' (p.118)? While travelling from Montélimar to Dieulefit via Le Pöet Laval, who would normally want to take in on the way Cléon d'Andran (of all places, and a good five miles to the north)? Or, perhaps, does the author read some relevance to his tale into the three stone elephants he found there? Stranger still, the side-trip north to Vassieu (pp.110-114), the more so as the Vercors WWII *résistance* episode which he describes (with its insistence on man's dark side) is doubtfully relevant to Hannibal, while Levin's actual turn-off point remains a matter of conjecture. One infers from the text that it was somewhere between Le Pöet Laval and Mirabel, all of which contributes to the general haziness that surrounds Levin's interpretation of Hannibal's historic march. As to 'the rock-strewn assault course of the climb to the Col des Aiguilles' (p.177), which Levin (much to his credit) went out of his way to tackle, surely Hannibal cannot be suspected of having thus chosen to lead his army up and over the Dévoluy massif; even less of descending into Champsaur via the notoriously tricky Col du Noyer, whereas circumventing those rugged hills would have been child's play!

If a chatty, omnibus kind of work on matters of local interest was intended, then there are omissions and discrepancies galore. One is dumbfounded that Levin fails to visit Crest, with its historically infamous tower; or Die, former Protestant stronghold and *clairrette*-producing centre. Nor is there any reference to the vineyards of Châtillon-en-Diois – among the highest in France – which Levin cannot fail to have observed as he walked past. Nor is local hero Lesdiguières, whose ruined castle he misses by a few miles, considered worthy of mention; likewise Chevalier Bayard, whose homonymous col above Gap is rejected as a crossing-point in favour of obscure Col de Moissière. As the roller-coaster progress continues, it is not clear whether Gap itself, one of the more pleasing towns in the country, is actually visited, though we do have a fleeting reference to 'the admirable M. Bernard, who ran the Syndicat d'Initiative in Gap' (p.160). Incidentally, that worthy miraculously reappears (unless it was part of a TV-related public relations stunt) in St. Véran (p.186), before the penultimate stage

of Levin's stint through the hills. Also, after Chorges, why do we have a fresh climb to apparently peaceful St. Apollinaire before yet another descent and a morning's immersion in the tawdry shops of Savines-le-Lac?

As for the long-debated pass over which Hannibal actually crossed into Italy, Levin makes little contribution to the discussion. Although rightly stating that the Montgenèvre and the Mont-Cenis are 'both strong candidates' (p.197), the author then trudges up to Col Agnel above St. Véran. However, what exactly inspires this choice of route remains unclear; not that there is any scarcity of material to draw on. From the 850 or so memoirs, theses, books and papers devoted to the topic over the past century or so, two schools of thought emerge.

The 'Northern school' favours an approach past Grenoble, the Combe de Savoie; then either up the Isère and over the Petit St. Bernard (which has many supporters); or, following the Maurienne valley for an ascent of Mont-Cenis or neighbouring Col du Clapier. Critical sections of this route have actually been tested with live elephants in recent times! The 'Southern school', on the other hand, pushes for the Drôme-Gap-Briançon route leading up to choice of several cols: the aforementioned Montgenèvre (a great favourite), the Col de la Croix, the Col de La Traversette (the highest of the lot at 2914m) and which, to the present writer who went over it in 1986 and 2004, appears far too precipitous for elephants, and Levin's Col d'Agnel; to which may be added the Col Mary in Upper Ubaye (mentioned as a possibility to this writer when he crossed it in 1981), although in this case it is unclear how Hannibal would have reached the Ubaye from, say, Guillestre.

We also take exception with Levin's insistence on the Gorges de Gats (actually Gas, p.132), as being the point where Hannibal's army was ambushed, though it lies arguably too far from the frontier crossing. Other, more plausible sites are the Etroit de Siaix and Gorge de Vilette between Moutiers and Aime on the Isère; or the gorges slightly upstream from Modane in the Maurienne; or, yet again, on the southern route, a point 10 km short of Briançon on the Upper Durance; all of which tally with the primary sources pointing to an ambush occurring some three days' march from the vital pass, whether Petit St. Bernard, Mont-Cenis area, or Montgenèvre.

It may be argued, of course, that all these liberties taken with Hannibal's route constitute an attempt to get off the 'tourist beaten track' of the main valleys and introduce some novelty and inspired writing into the book. Perhaps the answer to the ambiguity surrounding Levin's route lies in the epilogue where he finally come clean. Just as the reader is imagining that Levin has pulled off a single-handed walking epic, he is surprised to read certain precautionary statements reminiscent of the theatre, such as: 'we leave our hold on reality in the cloakroom, along with our coats, for the duration of the performance...(...) the illusion is all' (p.211). Illusion, did you say? Then he makes a startling revelation: far from having bashed along on his own from Camargue up to Queyras, we discover that throughout the journey Levin enjoyed the unflagging support of a full, six-man TV team. Puts a slightly different angle on the venture, doesn't it?

To sum up, then, apart from the bread-and-butter, TV-series aspect of Levin's caper, he does seem to have been on something of a lark throughout the entire trip. That he succeeds in conveying his enjoyment to the reader, Hannibal notwithstanding, is possibly the book's chief merit.

Michael PEYRON

The reviewer is an Anglophile Frenchman, a member of the London Alpine Club and a Professor of Berber History & Culture (the Numidians who accompanied Hannibal were Berbers). He has written two guide-books on the Pre-Alps, large sections of which he has crossed on foot, together with much of the Hannibal country, presumed or real, described in Levin's work.

Publishing history:

Unpublished; penned in August 2006 after perusal of Levin's book.

N.B. All papers are copyright by Michael Peyron.

The material may be quoted subject to current academic practice.